

*Le centre du monde* tente une approche radicale de la musicalité textuelle. Il ne s'agit pas ici, par le style littéraire, de faire sonner son discours, mais de quitter la métaphore pour écrire un texte qui soit vraiment de la musique. Concrètement : enregistrer quatre-vingt-huit répliques et les attribuer aux quatre-vingt-huit touches d'un clavier, puis abandonner le traitement de texte pour l'éditeur de partition. Pour corser l'affaire, j'ai choisi de m'astreindre à une forme musicale stricte (le prélude et fugue) dont la rigueur contrapuntique entre violemment en conflit avec l'exigence qu'a le texte d'être compris.

En traitant ainsi les mots comme des notes de musique, je me suis retrouvé en terre inconnue : écrire, ce n'était plus trouver le mot juste, ni travailler le style pour, ce mot, le faire sonner, c'était au contraire tenter de maintenir une signification littéraire au sein d'un monde entièrement musical.

Ma pièce parle de géographie et, de fait, j'ai visité un pays qui m'était étranger avec pour seul bagage un guide de conversation qui contenait, en tout et pour tout, quatre-vingt-huit expressions. J'ai été confronté aussi, comme c'est le cas lorsqu'on change de continent, au choc des cultures : où je voulais du sens, le piano réclamait de l'harmonie ; je cherchais l'intelligible, lui le contrepoint et, surtout, très concrètement, quand je disais « grammaire », il répondait « doigté ». J'ai toujours eu le fantasme d'une parole tactile et pour une fois, ce fantasme, j'ai pu le réaliser : un piano, ça parle avec des touches.

En écrivant pour piano programmé, j'ai découvert un monde. Peut-être en ai-je effleuré le centre ; en tout cas, je suis loin d'en avoir fait le tour. C'est une terre où je reviendrai. — Sébastien Grosset

